

HOMMAGE A JEAN MOULIN.

Discours prononcé à Béziers le 6 octobre 1946.

En un temps où tant de problèmes difficiles sollicitent nos inquiétudes et tentent nos divergences, nous voici tous réunis dans le même recueillement.

Aux habitants de Syracuse embarrassés d'une grave affaire, l'oracle de Delphes dit de consulter le plus grand nombre : les sages comprirent que c'était l'immense peuple des morts. Quand l'incertitude des temps ou la division des hommes jette le trouble dans l'esprit des vivants, où se tourner en effet, sinon vers la mémoire des héros ?

Ce n'est pas recours au sortilège, mais besoin de retour à la pureté des sources, méditation salutaire sur le haut exemple de ceux qui connurent la minute, les heures, les jours, les années sublimes et claires d'une épopée où les a maintenus pour jamais la grandeur et le silence de la mort. Pourquoi ne pas le dire ? Ce n'est pas seulement un acte de piété que nous accomplissons ici ; ce qui nous rassemble, c'est encore le souhait d'un réconfort et l'appel à une sorte de révélation.

Pour combien de Français, l'impérissable figure de Jean Moulin était-elle jusqu'ici, sinon inconnue du moins incertaine, car il est resté clandestin jusque dans la gloire. Sa célébrité souterraine ne portait pas son nom, et même la première consécration de son martyre dut s'appliquer à une identité imaginaire. Nous restituons aujourd'hui, seule consolation à notre deuil, cette gloire amplement moissonnée au fils d'Antoine Moulin, au frère de Laure Moulin, à Jean Moulin disparu et présent.

C'est dans cette ville qu'il est né et qu'il a grandi. C'est à ses rues, à ces maisons, à vous-mêmes qu'il a dû ses premières impressions : sous ce climat privilégié il a appris la douceur de vivre qui lui fut ensuite refusée, qu'il se refusa lui-même par sensibilité et exigence spirituelle : dès la guerre d'Espagne et dès Munich, ce jeune préfet, le plus jeune de France, à l'âme d'artiste accessible à l'humour comme au pathétique, se prit, au nom de l'honneur, par goût de la justice et par fraternité, à partager la tristesse des causes perdues et la peine des hommes justes. Il était en cela fidèle à l'enseignement humaniste de son père, à l'admirable courage de sa mère.

Cette intransigeance n'était déjà pas si ordinaire dans les temps ordinaires. C'est quand les temps devinrent extraordinaires que s'accomplit son extraordinaire destin. C'est dans ces temps que je le rencontrais pour la première fois : pendant seize ou dix sept mois, durant qu'il travaillait jour et nuit à unifier la Résistance, nous restâmes en étroit contact. Nous ne nous sommes guère quittés.

Je le vois encore, l'allure très jeune, le visage toujours souriant malgré les fatigues, les dangers, les soucis, venir aux rendez vous les plus singuliers. Dès qu'il parlait, c'était la confiance qui se répandait, confiance dans la victoire, confiance dans l'utilité du travail demandé, confiance dans la possibilité d'en sortir. Quand il avait une mauvaise nouvelle qui ne fut pas indispensable à connaître pour autrui, il en gardait le poids pour lui tout seul. Je n'ai pas connu d'exemple d'une rencontre avec lui d'où, du plus jeune au plus chevronné, on ne fut pas reparti avec plus de cœur et plus de volonté pour s'acharner au combat.

Je me souviens de ce jour ensoleillé de juillet 1942 où, dans un petit café lyonnais non éloigné du Rhône, il m'apprit avec beaucoup de patience comment déchiffrer un télégramme et me donna un code. C'étaient huit vers d'Euvradnus, ce furent ensuite des morceaux de fables de La Fontaine. Puis, il vous quittait, s'en allait à d'autres tracas, réconciliant, persuadant, et, à mesure que son

autorité s'établissait, même sur des rebelles du premier jour, agissant en chef et donnant des ordres.

Il était un vrai chef : c'était cela être un chef, c'est toujours cela. Un chef humain, qui avait de la tête et du cœur, pour qui la patrie était non seulement une idée vraie et salutaire qu'il est juste de défendre, mais aussi une communauté vivante, palpitante, qu'il faut aimer pour l'entraîner à union et au salut.

Un chef que son choix délibéré avait placé au contact direct de la Résistance, de ses angoisses et de ses efforts, de ses souffrances dont il devait si totalement et si atrocement prendre sa part, au contact direct des cœurs à fortifier, du sol à libérer. Sa présence avait quelque chose d'irremplaçable : l'autorité sans humeur qui savait exiger, même sévir, mais aussi écouter, la rigueur d'esprit sans orgueil, la conciliation sans mollesse, le clair bon sens sans déviation ni éclipse. Son intelligence était claire, rapide, meublée, sans complaisance pour la vanité le préjugé ou l'illusion.

Ainsi, peu à peu, par des moyens de fortune, gâtant en de pauvres chambrettes, dont j'ai connu l'une, presque seul à la connaître, car telle était la loi, courant les trains, les rendez-vous, et même les comités, il cheminait vers le but, le travail s'accomplissait, l'écheveau très embrouillé se démêlait. La Résistance allait devenir, grâce à lui, dans la variété de ses mouvements et de ses organisations, une et indivisible. .

Autour de la France Libre, puis du Comité Français de la Libération Nationale, qu'animait le général de Gaulle, seul pouvoir qui, continuant la lutte, pût au dehors représenter la patrie, se groupaient les Français, chaque jour plus nombreux, que leur fidélité à l'indépendance nationale et à la liberté des citoyens engageait à dépasser la sympathie platonique pour une cause afin de la servir à tous risques.

Jean Moulin eut la sagesse de voir que la Résistance française comprenait aussi les organisations syndicales - C. G. T. et C.F.T.C.- et les partis politiques, qu'il n'avait pas suffi d'une décision de Vichy pour faire disparaître de la tradition nationale.

Certes, la Résistance qui comprenait tout le monde, toutes les classes, tous les partis, où se rencontraient côte à côte des ouvriers, des paysans des professeurs, des journalistes, des fonctionnaires, des aristocrates, des prêtres, que sais-je encore? avait été le fait, pour la plupart, d'un choix individuel né de la révolte de la conscience.

Jean Moulin l'unifia, au dessus des partis politiques, mais aussi d'accord avec eux, sachant leur permanence profonde et leur valeur pour la victoire .Il savait qu'il y a en France un certain nombre de grands courants essentiels dont le concours était à la fois légitime, vu leur intégrité en face de la trahison, et nécessaire pour l'efficacité d'une œuvre. C'est ainsi qu'il constitua le Conseil National de la Résistance qui se réunit pour la première fois sous sa présidence à Paris. Ayant effacé en lui toute trace de particularisme politique, ne songeant qu'à la cause et à l'action pour la cause, il était parmi nous le réalisateur et le symbole de cette unité intérieure qui fut indispensable à l'insurrection nationale et à la libération du pays. Il a lié et renoué les fils, accordé les positions, assuré ces communications difficiles et souvent précaires sans lesquelles pourtant chacun aurait dû penser et mener son combat isolé, vaincu d'avance par l'énorme machine de l'occupant nazi.

Il est tombé, lui, le meilleur: après, il a fallu reprendre la tête de la cordée et le lent cheminement le long de la dure paroi, ce cheminement douloureux qui menait au soleil et à la liberté.

Cher Jean Moulin, comme vous aviez eu de la peine, mais comme vous étiez content, le soir du 27 mai 1943, après la première réunion du Conseil National de la Résistance, de cette étape accomplie; de ce rassemblement de tous les bons Français dont vous étiez l'artisan. Vous aviez semé le grain. Hélas, vous n'étiez plus là au jour de la moisson.

Pourchassé, le plus recherché de tous, à la fois par la Gestapo et les complices de l'ennemi, un sombre jour, la trahison vous a livré avec vos compagnons, alors que vous mettiez au point le plan d'organisation des forces qu'on appela par la suite: Forces Françaises de l'Intérieur. Depuis lors, seules nous sont parvenues de vagues rumeurs, nous n'avons plus rien su et avec le temps qui passait sans nouvelles, notre espoir a peu à peu décliné. Il apparaît cependant que d'affreuses brutes ont déchiré votre corps, pour desserrer vos lèvres. Il est certain que vous qui saviez tout, n'avez rien dit, emportant dans la mort tous vos secrets, les cachettes de tous vos compagnons, les règles de toutes les organisations que vous aviez montées, les noms, les lieux, les choses. Comme un martyr de l'arène, vous avez su souffrir et mourir. Vous avez su mourir longtemps.

Maintenant, vous manquez à la patrie, qui aurait besoin de vos services, de la lucidité, de votre clair regard, de votre esprit de décision, de votre don de rapprochement et d'amitiés. Que du moins votre mémoire nous inspire et nous guide, que votre exemple ne soit pas perdu, que les leçons que vous nous avez données ne soient point oubliées, leçons de confiance intraitable dans l'avenir du pays, dont vous n'avez pas désespéré du profond de l'abîme et dont il ferait beau voir que quelques-uns qui ne furent pas vos compagnons mettent aujourd'hui en doute les possibilités d'avenir et les moyens de grandeur. Confiance dans la liberté et dans l'union. C'est la grande, la suprême leçon que nous laisse ce grand mort sans linceul et sans cercueil. Ce qu'on fait de grand, même sans moyens, se fait dans l'unité, obtenue même au prix de sacrifices mutuels pour l'amour du pays de la liberté. Quand un peuple est capable de trouver en son sein des hommes comme celui que nous pleurons, que nous avons tous vu à la fois si grand et si modeste, la fierté renait des larmes et, quoi qu'il arrive, nous sommes sûrs que l'avenir aura valu les sacrifices qui s'échelonnent au long du chemin de Croix qu'ont gravi nos martyrs.

Il ne faut pas faire parler les disparus. Ce n'est pas le jour où la piété recrée la présence qu'on peut évoquer les contestations où ils n'ont point part. Sur ces contestations, pas un mot ne sortira aujourd'hui de ma bouche. Je veux seulement dire, et je souhaiterais le faire avec toute la force retrouvée de la foi qui nous animait, que la pire faute à commettre, la pire injustice envers ceux qui sont tombés et envers nous-mêmes serait à la fois de mépriser le chemin parcouru et de croire que, parce que nous sommes sortis de l'abîme où nous étions, les temps du danger sont révolus et le pacte de salut public peut être impunément déchiré. Ce pacte doit rester animé par l'esprit de la résistance, qui était le consentement de sacrifier tout ce qui était négligeable, les commodités, le repos, la sécurité individuelle, aux valeurs immortelles : la liberté, la patrie, la dignité humaine. Aujourd'hui comme hier il faut combattre l'individualisme abusif, l'esprit de jouissance et aussi l'indifférence à la misère des autres, l'insouciance devant les périls collectifs, l'ignorance des difficultés.

La force essentielle de la Résistance c'était le sentiment de la solidarité devant le danger, et de la nécessité du coude à coude : tel qui se croyait à l'abri un jour, se trouvait menacé le lendemain : la plus mauvaise assurance était l'isolement, le plus mauvais placement l'égoïsme. Sans doute y a-t-il parfois des profiteurs des risques encourus par les autres. C'est la condition humaine que, si large que soit le champ où fleurit l'épopée, si drue qu'en soit la poussée, l'ivraie du scandale peut subsister que quelques bords : mais je vous le dis, tout se paye un jour et ce n'est pas le vice qui est à la fin gagnant.

L'esprit de la résistance, c'est le désintéressement et la volonté de pureté, c'est l'intransigeance morale d'hommes comme Jean Moulin, qui est mort pauvre. Et cela, qu'il faut souligner avec force, est lié à ce qui était, avec la soif de la liberté, l'ambition première de la résistance : refaire un pays propre, civique, où l'esprit libéré des querelles byzantines et le cœur débarrassé des tentations sordides obtiendraient ensemble que la France reprit sur la carte du monde, dans la

paix, toute la force morale et tout le prestige qu'avaient commencé à lui reconquérir son courage dans la défaite et son soulèvement contre la barbarie et la trahison.

Je voudrais pouvoir constater que cette ambition est remplie. Ce qu'il fait proclamer en tout cas , c'est qu'elle n'est abandonnée par aucun de ceux qui demeurent fidèles à la Résistance, fidèles à la mémoire de Jean Moulin, attachés à cette union des Français qu'il a passionnément servie, qui veulent, à son exemple, travailler au salut commun dans l'espérance féconde des jours meilleurs, et qui comme lui, s'il le fallait, sauraient faire demain à la patrie, la confiance suprême de mourir pour qu'elle survive.

Georges Bidault.